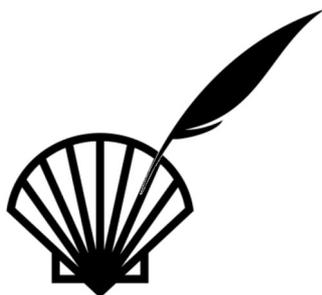


**LES PLUMES DU CHEMIN**

***RECUEIL DE NOUVELLES***  
***2025***



**Compostelle 2000**

# **Les Plumes du Chemin**

**Atelier d'écriture de Compostelle 2000**

## ***CONCOURS DE NOUVELLES***

***2025***

**Recueil des textes retenus**

**par le jury**

## Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# INTRODUCTION

2024-2025... Quatrième concours de nouvelles organisé par les « Plumes du chemin », atelier d'écriture de Compostelle 2000.

Quatrième édition d'un concours qui suscite un intérêt croissant au fil des années ! Il s'agissait cette fois d'écrire une nouvelle d'une longueur de 1500 à 6000 caractères, commençant par « **Il (ou elle) ne pensait qu'à une seule chose, s'évader** ». Les prisons réelles ou imaginaires dont on souhaite s'échapper sont de toute nature, on le sait, et les nombreux participants ont su, chacun à sa manière, nous entraîner à leur suite par leurs mots, leur imagination, leur créativité. Nous avons eu le plaisir de recevoir près de deux-cents textes cette année. Que chacun des auteurs soit ici chaleureusement remercié !

Les membres du jury ont lu, relu, discuté, argumenté pour retenir à la fin les quinze textes, dont trois récompensés, qui sont présentés dans ce recueil.

Nous vous souhaitons une bonne lecture, pleine de surprises et d'émotions, et vous donnons d'ores et déjà rendez-vous pour la cinquième édition du concours.

*Danielle Tournié*

# JURY

Danielle Tournié

Véronique Clément

Michel Dherbomez

Brigitte Lion

Rémy Oudghiri

*Membres et sympathisants de l'association Compostelle 2000*

Avec la précieuse collaboration de Philippe Grimaud, membre de l'association, garant du respect du règlement du concours.

## PALMARES

Premier Prix      *À en perdre la tête*      15  
de Marie Spitzer

Deuxième Prix      *Le champ des étoiles*      21  
de Michèle Deplanche

Troisième Prix      *Nuit fauve*      27  
de Frédéric Audras

Et par ordre alphabétique des noms d'auteur :

*La cage dorée*      35  
de Sylvette Bigeard

*Dans les bras d'Éole*      38  
de Sylvie Breton

*Libre*      42  
de Jacques Capelle

*L'étincelle*      46  
de François Cartier

## PALMARES (suite)

<i>La jeune fille d'El Burgo Ranero</i> de Alain Charpentier	51
<i>La fille de l'air</i> de Martine Constantin	55
<i>La lucarne</i> de Agnès Couëron	60
<i>Fuguer</i> de Bernard Fons	62
<i>Josiane et Josiane</i> de Christiane Lège	66
<i>Au sauna</i> de Annabelle Moine	68
<i>La fille du balcon</i> de Thomas Routoure	72
<i>Chronique d'un alexandrin</i> de Hervé Vignes	76

# PREMIER PRIX

## À en perdre la tête

Il ne pensait qu'à une seule chose, s'évader. Cela faisait si longtemps qu'il était allongé là. Il ne trouvait pas de position. Ses bras étaient comme figés le long de son corps. Il avait si froid. La couverture était pourtant bien lourde, si lourde qu'il ne parvenait pas à la déplacer. À se retourner.

Sa mère lui avait bien dit : « couvre-toi correctement, et les pieds, les pieds aussi, c'est par les pieds qu'on chope la mort ». Elle voulait tant qu'il reste au village, bien sagement, comme son père l'avait fait, et son père avant lui.

Il étouffait dans ce silence de dortoir. La nuit n'en finissait pas. Il guettait les mouvements, le moindre souffle et il attendait. Attendait. L'aube finirait bien par arriver. Et avec elle, la promesse de départ, d'évasion. Un mauvais café. Une clope peut-être. Le soleil, enfin, si on avait de la chance.

Il sentait que l'on effleurait ses cheveux, sa barbe naissante. Tendrement. Non, amoureuxment. Avec gourmandise. Oui, avec gourmandise. Ce n'était pas le vent. Il n'y avait pas un souffle d'air. Ce n'était pas une femme, il n'en avait pas croisée une seule

depuis l'au revoir à sa mère. C'était triste, un monde sans femmes. Ce n'était pas une vie.

Il avait de la barbe désormais, de celle que l'on ne voulait pas, celle qui avait poussé trop vite, trop drue, qu'on n'avait pas pu voir dans le miroir. Les miroirs, ça faisait bien longtemps qu'il n'en avait pas croisés non plus. Si long qu'il en perdait son image, le souvenir de ses traits.

Ses ongles étaient longs, et pourtant. Des ongles qui, des ongles quoi. Des ongles qui ne savaient pas gratter, qui n'en avaient plus la force. Des griffes sans volonté. Il sentait pourtant quelque chose dans son dos. Ça devait être une petite bête, ça pullulait si rapidement si on n'y prenait pas garde. Il ne parvenait pas à lever suffisamment son bras, à glisser une main dans le creux de ses reins, à gratouiller la source de l'ennui.

Il entendait des pas. Il croyait entendre des voix. Elles murmuraient. Elles disaient des noms, des nombres. Pierre, Ali, Tom, Arthur... Elles disaient. Elles épelaient. Elles énonçaient. Elles recensaient. Elles comptaient.

Quelque chose se faufilait sous la couverture de plomb. Ses doigts de pied étaient si froids, si froids qu'ils ne ressentaient plus la douleur de la morsure. Il lui semblait pourtant. Une souris, un rat peut-être. Il n'aimait pas les rats, ces animaux qui se sentaient partout chez eux. Ce n'était pas un rat. C'était plus gros. Il le sentait le long de ma jambe.

Le lit était si étroit. Il n'y avait pas de place pour deux. C'était elle ou lui. Ses jambes tressaillaient. Elles gigotaient. C'était une pauvre danse de Saint-Guy. Il n'était plus qu'un pantin, un jouet, dans les pattes de la bête. Un bout de viande.

Il haussait les épaules. Il les abaissait. Il jouait des coudes. Il était gêné aux entournures. Ses gestes étaient contraints. Brefs. Courts. Arrêtés. Ses mouvements étaient ceux d'un homme vieux et las, las d'essayer en vain. Son bras frôlait la couverture trop rêche pour sa peau abîmée. Son estomac avait froid. Il gargouillait sans bruit. Son cœur était vide. Il ne l'entendait plus résonner. Il devrait pourtant. La chambrée était si calme. Si calme.

Ses camarades étaient là, il le savait, allongés, près de lui. Ils dormaient, certainement, d'un sommeil lourd et profond. Ils rêvaient, certainement, à leurs aventures passées, à leurs combats. Leurs rêves devenaient cauchemars, le bleu du ciel était parsemé d'éclats d'absence et de mort, de pluies d'obus. Ils n'attendaient plus rien. Il aimerait les suivre dans leur sommeil. À en perdre la tête.

La couche était étroite, sommaire, dressée à la hâte. Il ne pensait qu'à une chose, s'évader de ce lit grouillant. Chausser ses godillots. Écraser la bestiole en passant. Chasser le rat hors du dortoir. Remonter l'allée du camp. Traverser les forêts sans nom, les rivières qui remontent de si loin. Marcher le nez en l'air en se fiant aux nuages, qui ne sont de nulle part, et donc un peu de chez lui, de chez eux. Guetter la pluie qui poindrait tôt ou tard, à s'en humecter la bouche, les lèvres, le gosier.

Il se sentait suivi, à la trace. Il n'arrivait pas à se débarrasser de cette bête, qui n'était ni un insecte, ni un rat. Il ne parvenait pas à en discerner les contours. Elle était plus habile, plus leste que lui. Elle se cachait au bon moment. Son corps était ankylosé, lourd, pesant. La bête était en vie et il était comme mort.

Son inquiétude se muait en peur. Sa peur en panique. Il grattait du bout des ongles le matelas autour de lui. Il lui semblait de pierre, d'argile, de terre, tellement il s'effritait à chacun de ses pauvres gestes. La bête grattait en mesure. Il grattait. Elle grattait. Il creusait. Elle creusait. Il bougeait. Elle bougeait. Avec davantage de vivacité, d'énergie, d'enthousiasme.

Il perçut un léger déplacement au-dessus de ses jambes, de son ventre. Un allègement. Un pas vers la liberté. Il n'était peut-être qu'engoncé d'épuisement.

Pourtant. Son ventre ballonné de faim se soulevait encore bien davantage. La bête se lovait en dessous de lui. Elle prenait sa place. Elle voulait le chasser. S'étendre dans le lit. Il n'y tenait pas tant que ça, à ce lit de camp. Il voulait enfreindre le règlement, se dégourdir les jambes, s'évader.

Il se sentait assigné à résidence. Une morsure. Des crocs dans son dos. Il était dévoré, rongé de l'intérieur. La bête grossissait. Elle ne se contenterait pas de ses côtes. Elle voudrait ses bras, ses jambes. Il sentait un vide derrière son crâne. La bête allait et venait comme bon lui semblait. S'il vous plaît. Allumez la lumière.

Les pas revenaient. Les voix avec. Un pas, puis un autre. Ce n'était pas le monstre. C'était autre chose. Les pas étaient pesants. C'étaient des pieds chaussés de bottes. Des voix qu'il avait déjà entendues, aimées ou détestées, des voix auxquelles il avait obéi.

La couverture était de plus en plus légère. Enfin. Il lui semblait que c'était trop tard. Il n'avait plus la force de réaliser le moindre mouvement. Quelqu'un le faisait pour lui. Quelqu'un avait entendu. Quelqu'un à son chevet. À son secours. À son évasion.

Il sentait l'air frais dans ses cheveux. Enfin. Il ne voyait rien cependant. Ses yeux étaient obstrués d'une matière indéfinissable. Si seulement il pouvait apporter la main qui lui restait jusqu'à son visage.

— Capitaine, venez voir ça !

— Eh bien... Il n'en reste pas grand-chose de ce type ! Ce n'est pas joli à voir. Croyez-moi, Georges, j'en ai vu des choses dégueulasses tout au long de cette guerre, à n'en plus dormir pendant des lustres. Mais là, c'est le pompon.

— On dirait qu'on a creusé une galerie, là, dans le trou. Ça devait être ça, les bruits que j'entendais...

— Eh oui, mon vieux, des rats probablement.

— On a quand même l'impression qu'il a été... dévoré...

— Par la mort, Georges, par la guerre... Cette bête nous aura tous. Pauvre gars. Rebouchez-moi tout ça. Quelques pelletées et on n'en parle plus ! Bonne nuit, Georges. Enfin, ce qu'il en reste. De la nuit, je veux dire. Ce qu'il reste de la nuit.

— Bonne nuit, Capitaine. Et qu'il repose, en paix.

*Marie Spitzer*



# DEUXIEME PRIX

## **L**e champ des étoiles

Elle ne pensait qu'à une seule chose, s'évader. Partir loin, pour toujours. À jamais. *S'en aller*, selon l'euphémisme souvent employé pour adoucir la brutalité du départ. « *Il s'en est allé rejoindre les siens* », « *Elle est partie* ». Autre façon de dire l'absence définitive, quand le verbe « partir » est amputé de son complément, car impossible à nommer. Partie où ? Dans quel lieu ? Et quel choix fut le sien pour cette ultime destination ?

S'évader de la prison de sa propre vie, vidée de sa substance depuis la mort de son compagnon, suivie par celle d'une amie chère peu de temps après. Le tourbillon de la solitude l'avait vrillée à ce qu'elle appelait son « néant », quand vivre a perdu tout son sens et ne se résume plus qu'à une série d'automatismes, chaque jour semblable au précédent, et dans l'absence de tout désir.

Lydie était cette femme âgée de 65 ans, dont les yeux voilés de tristesse regardaient alentour sans se poser vraiment, ni sur un visage, ni sur la beauté d'un crépuscule, encore moins sur la

marche du monde, faite de turbulences et d'entraide. Elle avait perdu tout intérêt aussi pour ça.

Pourtant, elle avait des amis, certains proches et d'autres plus lointains, et surtout plusieurs enfants et petits-enfants, avec lesquels elle avait de bonnes relations, mais ils ne comblaient pas la béance qui s'était installée en elle.

Se préparer au grand départ, voilà quel serait son dernier horizon. Cette perspective ne lui causait pas autant de peine qu'elle l'aurait cru. Elle se sentait prête. Une grande paix l'habitait.

Alors, elle parcourut une dernière fois les rues de son quartier qu'elle connaissait sur le bout des doigts. Elle avait pris plaisir à y saluer des visages connus, aimé s'attarder au bar des Rencontres, avec Louis et quelques amis. Elle se remémora, avec nostalgie, le café rituel du vendredi matin quand, le cabas rempli de légumes et de fruits choisis au marché, ils prenaient place en terrasse et bavardaient, heureux de se retrouver.

Elle déambula d'un lieu à l'autre, et l'air frais qui caressait son visage lui fit monter les larmes aux yeux. Jamais plus elle n'éprouverait ce plaisir-là. Jamais plus elle n'entendrait le crissement de ses pas sur le trottoir jonché de feuilles en ce matin d'automne. Jamais plus... Puis, elle se ressaisit. Louis, aussi, avait vécu ce déchirement, conscient qu'il était de sa fin prochaine.

Puis, elle entra dans la petite église où elle avait l'habitude de venir seule se recueillir, se glissant dans le silence si mystérieusement inspirant de ses murs épais, au cœur desquels elle déposait l'agitation intérieure qui parfois s'emparait d'elle.

Elle retrouva bien vite la quiétude nécessaire à l'accomplissement de son projet. Elle conduirait de nuit, comme elle avait toujours aimé le faire, jusqu'à ce bout du monde qu'ils aimaient l'un et l'autre : les falaises de Plouha, si vertigineusement hautes qu'elles offraient une vue imprenable sur la baie de Saint-Brieuc. Le nom même les faisait rêver : les Côtes d'Armor. Ces « côtes près de la mer » à la beauté sauvage, authentique. Un lieu de prédilection entre tous ; elle, peignant l'immarcescible grandeur du lieu, lui, lisant son auteur favori : Fédor Dostoïevski. Seul le fracas des vagues en brisait le grisant vertige.

Au matin, épuisée mais confiante, elle s'y trouvait. Un froid vif la transperça, et le vent, lancé au grand galop, faillit la renverser. Le lieu tant aimé était inhospitalier en ce jour d'automne. C'était mieux comme ça.

Mains enfouies dans les poches de sa veste dont elle avait relevé le col, elle se mit en marche le long du sentier qui la mènerait jusqu'à la falaise. Son pas, ni plus rapide ni plus lent que d'habitude, la rattachait à la terre pierreuse qu'elle avait tant aimé parcourir. Le vent, soufflant en rafales de plus en plus fortes, conférait au lieu un air de solitude farouche qui la fit frissonner.

Alors qu'elle s'approchait de la pointe de la falaise, les oiseaux du large firent cercle au-dessus d'elle, lançant leurs cris aigus entre ciel et océan. Elle murmura leurs noms : cormorans huppés, goélands argentés, pétrels fulmars, et d'autres encore que lui récitait Louis avec la délectation du connaisseur. Elle admirait leur liberté, leur grâce, et s'enivrait des appels criards qu'ils

lançaient face à l'immensité du paysage. Clameur à la fois déchirante et grandiose qui l'aiderait à quitter ce monde qu'une vie entière n'avait pas suffi pour en déchiffrer tous les mystères.

Elle ne voulut pas regarder vers le bas, la béance, là, tout près. Un pas de plus et elle tomberait avec la lourdeur d'une pierre. Elle envia le vol des oiseaux, rapide et fluide, dans l'ignorance de leur propre fin.

Puis ses épaules s'affaîsèrent. Sortir les mains de ses poches était préférable pour effectuer ce dernier pas entre terre et précipice. Au bout de ses doigts, dans l'une des deux poches, elle sentit un papier froissé qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là. Une note de courses oubliée ? Une date de rendez-vous ? Machinalement, elle l'approcha de ses yeux pour en prendre connaissance.

Graphie hésitante de sa petite fille de six ans : « Bonne fête Babouchka ! Ma grand-mère aux câlins ! »

Sa main trembla et tout son corps se raidit. Elle ne se souvenait pas de cet ajout à son nom de grand-mère. Ses petits-enfants l'appelaient Babou, tout simplement. Elle retrouvait bien là Clara et son imagination débordante ! Son plaisir à jouer avec les mots, « à rajouter son grain de sel » comme le disait son père ! Pourquoi ce message si tendre et naïf se trouvait-il au fond d'une poche de veste ? Elle eut honte de l'avoir oublié, laissé là, froissé et réduit à presque rien, comme une information sans grande importance.

Et puis elle le relut, encore et encore. Elle eut soudain très froid et ses yeux s'embruèrent. Elle s'allongea sur le sol caillouteux, les yeux rivés sur le bleu étincelant du ciel, pour tenter de maîtriser

la vague d'émotions qui l'inondait toute entière. Elle pleura beaucoup, cria tout autant, de soulagement, de joie, de peur, de désir, de remords, et refit, au pas de course, le chemin qui la menait jusqu'à sa voiture.

La vie l'attendait, simple et belle, auprès des siens, auprès des êtres nouveaux que le hasard allait mettre sur son chemin pour peu qu'elle sache ouvrir son cœur.

Elle prit son temps pour rentrer, et décida de s'arrêter chez une amie d'enfance qu'elle avait un peu oubliée depuis que celle-ci avait déménagé à Paris pour se rapprocher de ses enfants. La retrouver fut ardu, mais elle ne renonça pas. Elle avait dû beaucoup changer, car la femme en tenue décontractée qui ouvrit grand sa porte ne la reconnut pas tout de suite. Elle non plus d'ailleurs, mais elle se garda de le lui avouer ! Elles avaient vieilli bien sûr ! Et alors, quelle importance ! Elles étaient là, bien vivantes, heureuses de ces retrouvailles, dans l'urgence du temps qui coule entre les doigts comme du sable fin.

« Tu étais où, Babou ? Je t'ai téléphoné plusieurs fois... » La voix enjouée de Clara, traversée par l'inquiétude, dans la clarté du matin. Grâce et dénuement, indicible bonheur !

Le bonheur se trouvait dans la banalité des événements quotidiens.

*Michèle Deplanche*



# TROISIEME PRIX

## Nuit fauve

Il ne pensait qu'à une seule chose : s'évader. Cette idée brûlante hantait ses pensées comme un feu inextinguible. Cerné de grilles, le tigre étouffait, enfermé dans un monde qui n'était pas le sien. Dans ce jardin zoologique aux portes de Paris, il voyait défiler les visiteurs comme des figures sans visage. Les adultes, hypnotisés par leurs téléphones, passaient sans lever les yeux. Les enfants étaient captivés un instant, mais ils couraient rapidement vers l'enclos des chimpanzés. Quant aux employés, ils se contentaient de le contourner, le regard fuyant et le pas précipité.

Personne ne semblait prêter attention à la splendeur enchaînée de cette créature. Nul ne songeait qu'elle portait en elle l'héritage des forêts lointaines et des jungles humides de l'Asie où ses ancêtres avaient vécu pendant des millénaires. Son sang battait au rythme des vastes espaces, loin des cages et des barreaux. Il ne supportait plus d'être prisonnier d'un décor de béton et de métal, réduit à être le spectacle d'une curiosité sans passion.

Dans sa cage, le tigre percevait tout. Les bruits de la ville résonnaient jusqu'à lui, amplifiés par l'ennui et le désespoir. Des odeurs de parfum sucré et d'huiles lui parvenaient dans la journée. Il guettait les moindres mouvements, analysant chaque détail avec patience : les allées et venues monotones des soigneurs, le crissement des portes de métal et les conversations des visiteurs. Chaque son était une note, un repère. Sous ses paupières mi-closes, un éclat vif brûlait encore. Il savait, au plus profond de lui, que la liberté n'appartenait qu'à ceux qui savaient attendre, patiemment, l'apparition d'une faille.

Un soir, après le départ des derniers visiteurs, l'occasion tant espérée se présenta enfin. Un gardien distrait laissa la porte entrebâillée. Dans un silence absolu, le tigre s'extirpa de sa cage. Chaque muscle tendu, chaque pas calculé, il se faufila sans bruit vers la sortie. Il franchit la barrière du hall d'entrée et sentit soudain sur son museau le souffle glacé de l'extérieur. L'air de la ville, d'une âpreté inconnue, lui lécha les moustaches. Ce souffle était à la fois enivrant et repoussant, un mélange de liberté et de danger. Pourtant, il n'hésita pas et plongea dans la nuit parisienne, laissant derrière lui la lueur froide des néons. La ville, vaste et mystérieuse, s'ouvrit devant lui comme un territoire à conquérir.

Il erra longtemps dans un univers qu'il ne comprenait pas. Des éclats de lumière dansaient à travers la brume des réverbères. Il longea les rues silencieuses. Il ressentit dans ses pattes le froid du béton et l'humidité des pavés. Les quelques passants attardés dans la nuit pensèrent rêver en distinguant sa silhouette massive qui longeait les voitures garées. Le tigre se moquait des regards humains. Il avait senti le vent sur ses flancs et les souvenirs de

liberté s'animaient dans sa mémoire. Il avançait, guidé par l'instinct comme il l'aurait fait dans les recoins de la jungle. Parfois, une odeur l'interpellaient, mais il ne s'arrêtait jamais. Une force intérieure le poussait à avancer, toujours plus loin.

Les klaxons stridents, les voix criardes et les lumières scintillantes qui s'allumaient au loin formaient un tableau chaotique qui le laissait indifférent. Les humains qu'il croisait dans sa course nocturne étaient incapables de comprendre son ardente soif de liberté et sa quête désespérée d'espace vital. Ils le frôlaient, absorbés par leur propre monde, tandis qu'il poursuivait sa fuite, déterminé à s'éloigner du vacarme de la ville, des odeurs de friture et de gaz carbonique.

Alors qu'il s'aventurait près d'immeubles aux façades polies et froides, une odeur différente attira son attention. Il s'arrêta. C'était une fragrance de bois mouillé, de terre humide et de feuilles en décomposition. Le tigre reconnut une odeur de végétation qui évoquait les territoires sauvages de sa jeunesse. Il reprit sa course, guidé par cette senteur familière, jusqu'à atteindre le seuil d'un bois bordant la ville.

Sous le couvert apaisant des arbres, il s'immobilisa. Tout semblait respirer ici, comme si le temps s'était arrêté, laissant place à un rythme ancien, un chant végétal qu'il reconnut. Autour de lui, le silence vibrait d'une vie secrète. Le monde extérieur semblait s'être retiré, le laissant seul avec lui-même. L'odeur du feuillage et de la terre fraîche remplissait ses narines et aiguïsait ses sens. Chaque bruissement, chaque craquement de branche résonnait en harmonie avec les battements de son cœur.

Il s'aventura plus profondément dans le sous-bois et rejoignit une clairière baignée d'éclats de lune. Il s'étendit dans l'herbe humide et ressentit sur son pelage les caresses délicates de la brume. Cette clairière devint son domaine. Dans l'épaisseur de la nuit, la lueur sauvage de ses prunelles se confondit avec l'éclat des étoiles.

La forêt lui parla. Elle lui tendit ses bras invisibles pour apaiser son âme qui n'avait jamais su se soumettre à la captivité. Le tigre ferma les yeux et se laissa envahir par la fraîcheur de l'air et la douce étreinte des ombres. L'intensité de sa liberté retrouvée, brûlante et douce à la fois, résonnait en lui comme un écho ancien, le souvenir d'un monde oublié.

Mais soudain, un bruit brisa cette paix fragile : l'agitation des branches, le crissement des pas humains sur le sol humide. Ils arrivaient. Ceux qui l'avaient capturé, ceux qui l'avaient emprisonné. Les bruits de leurs voix rauques et précipitées firent taire les murmures de la forêt. Il ne les voyait pas encore, mais il les sentait proches, tapis dans l'ombre, leurs yeux et leurs fusils braqués sur lui.

Ses muscles se tendirent. Il scruta les cieux et chercha parmi les étoiles des repères familiers. Là-haut, parmi les constellations, il aperçut une formation, celle qui portait son nom. Un frisson parcourut sa peau, plus vif que la morsure du vent glacé. C'était son héritage, celui d'une lignée ancienne gravée dans le ciel, le témoignage éternel d'une époque où l'homme et l'animal coexistaient dans l'immensité du monde.

Il comprit que sa liberté allait prendre fin. L'adrénaline éclata dans ses veines. Il rugit avec violence et se précipita vers les

hommes. Il fonça vers les ombres, prêt à percuter l'acier. Les balles percèrent la nuit comme des éclats de foudre. Elles l'atteignirent en plein ventre et dans la gorge. Il perdit la maîtrise de son corps qui roula sur la terre. Dans un dernier râle, il tourna le regard vers la constellation et admira à nouveau l'éclat brillant de sa propre destinée inscrite dans le ciel. Avant que l'obscurité n'engloutisse tout autour de lui, il sut qu'il avait retrouvé sa place dans l'histoire de sa dynastie. Alors il abandonna sa chair morte à la forêt et il s'enfuit dans la nuit, invisible aux yeux des hommes.

*Frédéric Audras*



# **TEXTES PRIMÉS**



# La cage dorée

Elle ne pensait qu'à une seule chose, s'évader, s'évader de cette cage dorée où elle étouffait, dépérissait chaque jour un peu plus, où les idées noires la harcelaient constamment. S'évader pour enfin être maîtresse de son destin !

Quand elle était seule, dans sa chambre luxueuse, aux doubles rideaux satinés, au mobilier raffiné, elle se plaisait à répéter des dizaines de fois ce mot magique : « liberté », jouissant ainsi d'une brève parenthèse enchantée, d'une sorte de bouffée d'oxygène dans cette atmosphère de plus en plus irrespirable. Pourtant, de quoi devrait-elle se plaindre ? De rien, aux yeux de tous, d'ailleurs beaucoup de femmes enviaient sa situation ! Elle avait en effet coché toutes les cases d'un beau mariage : un mari fortuné, une habitation cossue, plusieurs serviteurs à son service. Alors pourquoi n'était-elle pas heureuse ? Que reprochait-elle à son mari ? Rien, sauf le fait de s'être marié avec elle ! Enfin, elle ne le blâmait pas, lui non plus n'avait pas été libre de son choix ! Sa future épouse avait été choisie par ses propres parents avec le consentement des siens. Sa mère lui avait appris l'arrangement à l'occasion de son douzième anniversaire. Elle s'était alors effondrée, insistant sur le fait que son rêve le plus cher était de partir plus tard à l'étranger pour étudier la médecine, puis revenir l'exercer au pays. En entendant ces paroles, sa mère, affolée, avait levé les bras au ciel et s'était écriée : « Malheureuse, ôte-toi cette

idée de la tête au plus vite, c'est impossible ! On ne rompt pas un engagement ! »

Cette révélation, si brusquement exprimée, l'avait glacée ! On avait donc décidé de son avenir dans son dos ! À partir de ce moment-là, elle s'était sentie prisonnière d'une tradition implacable qui ne lui laisserait aucune liberté. C'était comme si on l'avait dépossédée tout à coup de son destin, comme si on lui avait fait comprendre, une fois pour toutes, qu'elle ne pourrait jamais échapper au déterminisme social que lui imposait sa condition de femme !...

Depuis, elle s'était mariée à l'homme promis, comme convenu, mais ses convictions n'avaient pas changé. Après un an de cette vie non choisie, elle était déterminée plus que jamais à briser ses chaînes, à s'évader de cette luxueuse villa, écrin de ses illusions perdues. Tout le bonheur affiché à l'extérieur, dont son mari était si fier, n'était pour elle qu'une image, qu'un mirage ! Elle était fatiguée de jouer la comédie alors qu'un profond sentiment de frustration, d'abnégation, de soumission l'envahissait de plus en plus !

Un jour, elle en avait parlé à sa vieille et fidèle nounou qui l'avait suivie dans sa nouvelle maison en tant que servante.

La vieille servante, affolée, avait levé les bras au ciel et s'était exclamée : « Malheureuse, ôte- toi cette idée de la tête, tu n'as aucune chance de réussir. Comment veux-tu fuir sans papiers, sans argent, sans aucune aide extérieure, étant constamment espionnée par les fidèles serviteurs de ton mari ! C'est impossible pour une femme de ton rang ! Tu paieras très cher cette tentative, tu subirais les foudres de ton mari, de sa famille et surtout de la

tienne que tu aurais déshonorée ! Ce scandale te collerait à la peau jusqu'à ta mort, on ne te le pardonnerait jamais ! ».

La servante venait de lui faire comprendre que l'extérieur, qu'elle voyait naïvement comme une échappatoire à sa triste vie, n'était en fin de compte qu'une autre prison, une prison certes à ciel ouvert mais dont il était impossible de s'évader ! Elle se mit à envier les prisonniers qui se trouvaient dans de vraies geôles, derrière de vrais barreaux mais qui possédaient quelque chose de précieux qu'elle n'avait pas : l'espoir ! L'espoir de sortir à l'issue de leur peine alors que, pour elle, la sienne était à perpétuité !

Après les propos de la servante, elle s'était sentie complètement découragée. Elle était remontée dans sa chambre et avait prononcé à nouveau le mot magique : « Liberté ! » Hélas, il n'avait plus rien de magique ! Maintenant, il ne lui laissait plus dans la bouche qu'un goût amer, aussi amer que les larmes qui coulaient lentement sur ses joues ! Assignée à résidence à vie, elle ne s'y résignerait jamais ! Elle s'évaderait coûte que coûte !

Le lendemain matin, elle profita de l'absence de son mari, parti à l'étranger, pour mettre à exécution son plan. Elle sortit de sa chambre sans bruit, se posta en haut des escaliers, se pencha au-dessus de l'immense rampe en fer forgé et, tel un oiseau qui prend son envol, se jeta dans le vide en s'écriant : « Enfin libre ! »

La vieille servante avait entendu le cri, elle avait même compris les mots que sa jeune maîtresse venait de prononcer, mais elle se tairait à jamais ! Ainsi chacun croirait, ou feindrait de croire, à un malencontreux accident, ce qui arrangerait tout le monde !

*Sylvette Bigeard*

## **D**ans les bras d'Éole

Elle ne pensait qu'à une seule chose, s'évader.

Debout sur le muret de pierre, la pointe de ses chaussures en équilibre sur le rebord granuleux, Lili attendait le moment propice.

Le vent qui s'engouffrait entre les deux immeubles de briques sifflait entre ses omoplates. Derrière elle, jaillissait le saule pleureur dont les branches démesurées lui léchaient le dos.

Avril s'estompait. La terre dégageait une fraîcheur végétale, verte et humide. L'odeur de l'herbe fraîchement coupée par le vieux jardinier lui chatouillait les narines ; chaque printemps, avec son casque de cheveux blancs, il sillonnait les pelouses avec sa tondeuse rugissante. De petites pyramides verdoyantes dessinaient alors une peinture abstraite sur les vastes espaces verts.

Sa cité de banlieue parisienne offrait de multiples occasions de révéler sa créativité et d'inventer des jeux. En danseuse sur son vélo, les joues rougies, les yeux brillants, les oreilles bourdonnantes, elle roulait tête baissée sur les voies extérieures transformées en vélodrome. Au centre du bassin qui n'avait jamais connu l'eau, elle utilisait l'orifice du jet comme cible gagnante pour ses jeux de billes. Les allées intérieures s'illustraient de marelles crayeuses sur lesquelles elle glissait ses vieilles boîtes de bonbons goulûment vidées. Les vitres des fenêtres vibraient sous les ondes sonores du tac-tac qui brisaient

autant ses doigts que les oreilles de ses parents. Chaussée de ses patins à roulettes, agrippée à la taille de ses amies, elle se laissait glisser sur la descente du parking en riant. Que de rires dans la cage à poules, que de chutes sur les balançoires *tape-cul* et que de nausées sur le tourniquet !

Mais ses rêves visaient plus haut, plus loin ...

Sans se lasser, le souffle transperçait les vêtements de Lili et lui fouettait la peau. La position des bâtiments, construits en parallèle au sommet de la côte qui surplombait le centre-ville, provoquait un puissant courant d'air. Il frigorifiait les parents et ravissait l'enfant. Moteur de son chemin, compagnon de route, tapis volant, sa force serait capable de porter son avenir, trop loin encore, trop mystérieux.

Elle fermait les yeux, fronçait les sourcils, convaincue de l'efficacité de cette grimace. Cette fois, elle y arriverait !

Voilà que Nathalie, dont la chevelure bouclée auréolait sa bouille ronde, récidivait et grimpait à nouveau sur le muret à ses côtés. Impatiente, elle se tortillait derrière Lili en poussant des cris aigus. Anne la poursuivait en escaladant prestement la pierraille, ses couettes brunes frissonnant sous l'air printanier. À travers ses lunettes, ses yeux mélancoliques n'en brillaient pas moins à la perspective d'une nouvelle tentative. « Lili, c'est à toi... »

Le pantalon *patte d'eph* des années soixante-dix claquait sur les jambes contractées de la fillette. À présent, la cadence du vent était parfaitement synchronisée avec les palpitations de son cœur.

Elle entendit les petits pas rapides de Fabienne qui les rejoignait enfin après avoir terminé ses devoirs. Malgré son

visage poupin et innocent, elle n'était pas la dernière à se lancer dans leurs jeux ambitieux. À peine grimpée sur le mur, elle pressa Lili de sauter. Quant à Nathalie, elle trépirait. Dans un éclat de rire bruyant, elle empoigna la main de Fabienne et, hilares, elles s'élançèrent en plissant leurs yeux malicieux. Fières de leur exploit, elles mimaient des championnes sur le podium en bombant le torse et levant les coudes.

Les yeux clos, Lili cherchait la force de la terre et la puissance du vent, le soutien du saule pleureur pour sentir le moment le plus propice.

Anne s'impatientait et elle passa devant pour tenter un nouvel essai. Les genoux pliés dans un mouvement de ressort, elle se précipita dans le vide et les semelles de ses chaussures vernies claquèrent bruyamment sur le sol. Elle fit aussitôt le tour du muret pour renouveler l'expérience.

Les précédents essais de Lili ne l'avaient pas convaincue, elle préférait sentir le bon moment, l'instant précis où le flot aérien, dans toute sa puissance, allait l'emporter. Elle l'attendait ... Elle reconnut le souffle...

Elle s'élança alors vers le ciel en battant des bras pour s'appuyer sur la force de l'éther. Elle se sentait galvanisée. D'une vivacité tenace, la vague atmosphérique caressant son ventre relevait d'un plaisir infini, perdurant même après l'atterrissage sur le bitume. Bonheur fougueux...

Les sauts, les cris, les rires et les chicanes joyeuses sur la durée de leur envol égayaient la cité. Rien ne la décourageait, elle recommençait sans relâche, convaincue, dans sa tendre enfance, qu'elle allait un jour s'envoler pour de bon.

Et Lili avait grandi. Son désir d'évasion l'avait poussée la première à fuir cette banlieue devenue trop étriquée, trop grise et l'avait éloignée de ses amies.

Il avait suffi de l'annonce de la démolition de la vieille cité pour emprunter le chemin du retour aux sources. S'évader ! Cette fois au cœur de l'enfance, des souvenirs, des rires et des rêves.

En ce jour de retrouvailles, les rides étaient à peine visibles, les regards tout aussi pétillants, l'émerveillement intact.

Un sourire malicieux sur les lèvres, Lili observait ses amies. Toutes les quatre, côte à côte debout sur le muret, le vent s'engouffrant dans leurs chevelures éclaircies par le temps, elles y croyaient toujours. Enlacées affectueusement par une amitié de quarante ans, elles jouaient une dernière fois ce rituel enfantin.

D'un même éclat de rire, d'un même élan depuis le même muret, elles se précipitèrent à nouveau dans les bras d'Éole...

*Sylvie Breton*

# Libre

Il ne pensait qu'à une seule chose, s'évader.

Il fut incarcéré comme tant d'autres dans les geôles que le gouvernement avait construites à foison.

Boris Orlov pensait pouvoir traverser sans encombre cette période sombre de l'histoire de son pays. Il ignorait le motif de son arrestation et ne le saurait sans doute jamais. Probablement, un jaloux qui visait son poste l'avait dénoncé avec un motif imaginaire. Pourtant, les précautions qu'il prenait étaient nombreuses : pas de commentaire politique, refus des invitations. Son temps libre était consacré exclusivement à sa femme et ses enfants. Quand un collaborateur ou un collègue était arrêté sur son lieu de travail, il faisait semblant de ne rien voir, ne posait aucune question. Quand il fut arrêté, les autres firent de même.

S'il se souvenait très bien de ce jour, en revanche il était incapable de dire avec certitude depuis combien de temps il était là. Tout était fait pour briser psychologiquement le prisonnier. Enfermé continuellement dans sa cellule, sans visite, sans pouvoir parler à quiconque, sans lecture, sans radio ou télévision, les jours se mélangeaient. Les ordres étaient donnés par haut-parleur. Alors, il fallait se placer face à la porte, devant le guichet, pour recevoir le plateau de nourriture ou du linge propre. Le même processus était utilisé pour évacuer le linge sale ou le reste des repas. Les gardiens, toujours par deux, l'un surveillant l'autre, ne pénétraient jamais dans sa cellule : une pièce d'environ trois

mètres sur trois, avec un grabat, un lavabo surmonté d'un miroir en acier inoxydable pour éviter au prisonnier de le briser pour se trancher les veines, et un W.C. à la turque. Pas un seul rayonnage où il eût pu déposer des objets personnels. D'ailleurs, il n'en avait pas. La pièce était éclairée par une fenêtre à un seul battant, barreaudée évidemment, mais que l'on pouvait ouvrir.

Les journées étaient interminables, il entendait fréquemment les hurlements de ceux qui n'en pouvaient plus de solitude. Pour tenir, il avait mis au point un système. D'abord, ne pas se remémorer les moments heureux : il n'y a rien de pire que cela pour vous mettre le moral à plat. Ensuite, pour occuper son esprit, faire travailler son imagination. Doté d'une grande culture historique et livresque, chaque matin, il choisissait un personnage qu'il incarnait en pensée. Toute la journée il rêvait d'être Jules César, Louis XIV, Frédéric le Grand...

Il n'était sorti de son enfermement qu'une fois par semaine. Il avait repéré que c'était le lundi car la veille, au loin, il entendait le carillon des cloches d'une église qui appelait les fidèles à la messe. Les deux gardiens, sans un mot, l'amenaient devant un commissaire du gouvernement qui lui tendait une feuille blanche en lui demandant de la signer. Très poliment, il refusait. Alors, dans la pièce adjacente, il était tabassé consciencieusement pendant un temps qui lui semblait interminable. Son tortionnaire, toujours le même, faisait ses heures de bourreau comme beaucoup font leurs heures de bureau : sans enthousiasme particulier, mais sans saboter le travail.

Boris avait remarqué que son tourmenteur était surpris de le retrouver chaque semaine, ce qui devait être rare. Doté d'une mémoire photographique, Boris voyait la valse des étiquettes sur les portes : les numéros de matricules étaient rarement les mêmes. Il avait l'impression que l'homme appuyait moins ses coups, ce qui ne l'empêchait pas de hurler. D'ailleurs, le cri anesthésie la douleur.

Ensuite, il repassait devant le commissaire qui lui proposait de nouveau la feuille blanche. Refus. Il s'entendait dire : « À la semaine prochaine ! »

Après cette séance, Boris avait du mal à marcher jusqu'à sa cellule. Il s'effondrait sur sa couche, incapable de rien.

Un lundi, alors qu'il essayait de reprendre ses esprits, une canalisation d'eau de sa cellule éclata. Dans cette prison, construite à la hâte, les malfaçons étaient nombreuses. Les gardiens ne réagirent que lorsque l'eau, après avoir inondé la cellule, commença à envahir le couloir.

Complètement prostré, couché en chien de fusil, regardant le mur, le détenu entendit la porte s'ouvrir : un plombier accompagné des deux gardiens. Pendant que l'artisan faisait le nécessaire, le haut-parleur appela du renfort dans le couloir, et l'un des gardiens sortit. Boris se retourna. Il connaissait celui qui travaillait à colmater la fuite : il avait sauvé il y a quelques années son fils d'une mort certaine et, depuis, l'homme de l'art vénérât le docteur Orlov. L'artisan aussi reconnut le prisonnier mais ne manifesta aucune réaction. Profitant de l'inattention du seul

gardien restant, il réussit à glisser un objet au prisonnier qui le dissimula sous lui pour ensuite se retourner vers le mur.

De nouveau seul, Boris examina l'objet : une lame de scie à métaux ! De quoi s'évader !

Il commença à réfléchir : la lame ne serait pas découverte, la cellule n'étant jamais fouillée. Il faudrait préparer l'évasion le dimanche soir, c'est-à-dire la nuit qui suivait la sonnerie de cloches.

Le jour dit, quand l'obscurité fut suffisante, le détenu commença un long et fastidieux sciage. Par chance, il neigeait et le projecteur du mirador qui passait régulièrement devant sa fenêtre ne perçait pas le rideau de flocons.

Pendant qu'il travaillait, transi de froid, il souriait en pensant à la tête que ferait le commissaire politique quand on apprendrait l'évasion. Il en était sûr, il ne serait pas repris.

Il réfléchissait aussi à ce que serait son rêve durant son évasion. D'emblée il avait éliminé Edmond Dantès, le comte de Monte Christo. Trop banal.

Lorsque le dernier barreau céda, il eut une illumination : son rêve ? Il serait une goutte d'eau.

Il enjamba la fenêtre.

Dans vingt mètres, la liberté !

Vingt mètres de chute.

Deux secondes, seulement deux secondes de rêve.

*Jacques Capelle*

## L' étincelle

Il ne songeait qu'à une seule chose, s'évader. Cette pensée s'immisçait partout, entre les mailles de son quotidien, sous chaque silence, entre chaque battement du temps. Ça avait commencé quelques années plus tôt de manière imperceptible, et s'était intensifié ces derniers mois ; les cinémas, les sorties au restaurant, les expositions ne parvenaient plus à le distraire ; il se sentait loin de tout, comme absent. Il se souvenait de ces après-midi d'été, quand le temps semblait s'étirer à l'infini. Grim pant dans les arbres, construisant des forteresses en branchage dans les bois, son cœur battant la chamade. Chaque fourmi, chaque rayon de soleil était une aventure. Aujourd'hui, l'homme qu'il était ne retrouvait plus cette étincelle d'enfant. Le poids des responsabilités, de ces fichus rendez-vous, de ces factures à payer... ça l'avait assombri. Il rêvait de s'échapper, de retrouver les bois, de sentir la terre humide entre ses doigts. Mais il se demandait si ce n'était pas juste de la nostalgie, un peu comme un vieux film qu'on revoit en boucle. Il ne fuyait rien de tangible, pas de problème précis, et pourtant, il s'échappait ; ou, peut-être, se cherchait-il dans cette fuite ?

Cette quête était irrépressible, comme un feu souterrain, et ne souffrait plus aucun délai. Un matin d'avril, il prit son sac à dos, quelques affaires, et, dans le silence d'un matin brumeux, se lança sur le Chemin de Compostelle.

La tour Saint-Jacques, austère, majestueuse et ancienne, se dressait solitaire au milieu de la ville endormie, marquant d'une empreinte solennelle le début de son pèlerinage. À chaque pas, il sentait ses angoisses se dissiper, comme si les pierres antiques du chemin s'imprégnaient de ses doutes, de ses fardeaux invisibles. Lentement, des souvenirs de ses années passées remontaient, des années cloisonnées, captives dans une routine insipide. Ce départ représentait bien plus qu'un voyage : c'était une renaissance, un acte de résilience.

Les premiers jours furent ardues. Les muscles endoloris, l'esprit vacillant, tout son être semblait hésiter face à cette rupture imposée. Cependant, une force mystérieuse le poussait en avant. La splendeur brute des paysages, l'immensité d'un silence dense et palpable, la sensation de liberté, autant d'éléments qui le maintenaient sur ce chemin escarpé. Chaque forêt rencontrée devenait un sanctuaire d'introspection où le chant des oiseaux résonnait en lui comme une berceuse envoûtante, à la fois douce et mélancolique. Ses pensées se dispersaient, il se laissait envahir par des réminiscences refoulées, par l'image d'un futur encore indistinct, mais profondément transformé. Était-ce une échappatoire, ou bien une quête de soi ? La question revenait sans relâche, entêtante.

Au détour d'un sentier ombragé, il rencontra Jacques, un pèlerin au regard insondable, marqué par une sagesse muette et une bienveillance palpable. Leur échange, furtif mais intense, semblait suspendu dans le temps. Jacques lui confia, d'une voix empreinte de douceur, le deuil de son père et la sérénité qu'il avait trouvée, enfin, dans cette marche infinie. « La sérénité que tu as

trouvée... comment savoir si c'est le but ou juste une étape ? » demanda notre pèlerin, incertain. Jacques le regarda avec bienveillance :

— Le chemin nous enseigne, mon ami. Il n'y a pas de réponses toutes faites. Chaque pas est une découverte.

— Mais comment savoir si l'on est sur la bonne voie ? insista-t-il.

— Écoute ton cœur, répondit Jacques en souriant doucement, il est ton meilleur guide.

Leurs âmes se frôlèrent un instant, entremêlant leurs solitudes, ou peut-être leurs espoirs inavoués, leurs douleurs enfouies. Il se sentit soudain moins seul, comme si les mots sobres de Jacques avaient apaisé en lui une part prisonnière, longtemps ignorée.

Puis ce fut Claire, une marcheuse au visage éclatant, dont la présence irradiait de vie. Quand il marchait avec elle, c'était comme se baigner dans un rayonnement chaleureux, même lorsque la pluie était de la partie.

— Regarde comme la lumière danse à travers les feuilles, s'exclama Claire, les yeux brillants. Comme c'est beau ! N'est-ce pas magique ?

— Oui, c'est... apaisant, répondit-il, surpris par l'enthousiasme de Claire.

— La nature est une source inépuisable de beauté et de sagesse, poursuivit Claire. Elle nous enseigne la patience, la résilience... Il suffit de savoir l'écouter.

Touché par les paroles de Claire, il sentit une pointe de nostalgie l'envahir. « J'avais oublié à quel point j'aimais me promener dans les bois étant enfant » murmura-t-il.

Claire lui parlait de la nature avec ferveur, la décrivant comme une entité maternelle et omniprésente, une guérisseuse silencieuse. Elle parlait des arbres, du bruissement des feuilles, du parfum de la terre après la pluie. Ses paroles éveillèrent en lui une tendresse, une nostalgie enfouie, un appel à retrouver une simplicité oubliée.

Chaque rencontre devenait une révélation insaisissable, un miroir introspectif. Les regards croisés, les gestes discrets, les sourires échangés, prenaient sur ce chemin une intensité presque sacrée. Il n'était pas simplement un marcheur, il était le témoin d'une humanité partagée. Il commençait à percevoir que cette solitude tant recherchée n'était pas une finalité, mais un instrument, une voie d'accès vers un soi plus authentique. Les kilomètres défilaient, immuables, et, avec eux, ses pensées se métamorphosaient. Peu à peu, il comprenait que la destination finale n'était qu'un prétexte ; l'essence même de cette aventure résidait dans le cheminement, dans chaque pierre foulée, chaque souffle pris en pleine conscience. Il observait les pierres millénaires, patinées par les innombrables pèlerins d'antan, et se sentait à la fois infime et immense, un maillon dans une chaîne d'âmes cheminant vers l'inconnu. À l'approche de Compostelle, une reconnaissance intense l'envahit. Ce chemin était bien plus qu'un simple itinéraire de marche ; il incarnait une odyssée intérieure, une exploration de l'âme. Et il avait entrevu, peut-être, ce qu'il cherchait sans le savoir : la paix, une forme de liberté nouvelle, et un sens renouvelé. Il se dit, avec une certitude sereine, qu'il repartirait probablement un jour. Car, en réalité, le chemin ne s'achevait jamais véritablement ; il continuait, à

travers chaque pas, chaque décision de vivre en symbiose avec ce qui l'entourait. Il avait marché des centaines de kilomètres, les pieds endoloris, le sac à dos lourd. Mais au fond de lui, il se sentait léger comme une plume. Il avait rempli des carnets de notes, capturant des instants et des émotions. De retour à la vie courante, il décida de transformer ces mots en histoires. L'annonce d'un concours littéraire fut l'étincelle qui l'incita à s'inscrire à des cours d'écriture créative. Il allait pouvoir donner vie à ces souvenirs, les partager avec d'autres. Une sorte de jeu, se disait-il, une façon amusante de tester ses nouvelles plumes.

*François Cartier*

# **L**a jeune fille d'El Burgo Ranero

Je ne pensais depuis longtemps qu'à une seule chose, m'évader...

C'est ainsi que je me retrouve ce matin-là sur le chemin de Saint-Jacques dans une oasis perdue et imprévisible au cœur de la Meseta.

Arrêt dans le bar du village d'El Burgo Ranero pour l'incontournable café du matin. Il est le seul endroit vivant de ce bourg qui se résume à une rue trop large, à quelques maisons et à une immense place sur laquelle le vent s'acharne en permanence à entraîner sans fin, dans tous les sens, de gros rouleaux de poussière jaune arrachée aux collines de blé stocké après la moisson. Des poteaux électriques plantés sans ordre enlaidissent encore plus les lieux de ce paysage de western. Ce bourg sue une infinie tristesse. Ici il faut passer et repartir, sans plus. Un non-lieu. El Burgo Ranero « le village des grenouilles ». Joli nom pour un triste lieu.

Dans le bar le patron, pantoufles éculées, mal ancrées au bout de ses pieds nus, balaie tristement, mollement, l'immense salle vide. Chez lui, pas la moindre trace de conviction dans la réalisation de sa tâche. Il subit ! Le sommeil brouille encore son esprit et inhibe gravement ses moindres gestes. Il faut dire que les soirées sont interminables dans les bars de ce pays. Les hommes du village viennent rituellement, après les difficiles tâches du jour, passer la soirée, perdus dans un nuage de fumée âcre et

puante de cigarettes, en sirotant quelques demis de bière et en dégustant des tapas. Après de telles soirées prolongées, les matins sont d'autant plus difficiles à vivre.

Je l'observe. Il construit méticuleusement dans un angle de la pièce un monticule de papiers, de mégots, de serviettes froissées, de cure-dents usagés, finalement un tas de tout. Les Espagnols ont cette habitude étonnante, incongrue pour nous gens « soigneux » du Nord, de balancer à leurs pieds, au pied du bar, tous leurs détritrus. Un vrai fait de civilisation plus ou moins apprécié selon les goûts de chacun. En fin de journée, tout ce beau monde piétine sans vergogne un bon tapis d'immondices.

Je sirote mon premier café de la journée, avachi sur le comptoir crasseux. Rituel immuable et réparateur. La longue ligne droite depuis Sahagun a sérieusement entamé mon moral et il reste bien quinze bons kilomètres rectilignes au cœur de cette parfaite solitude océanique pour atteindre Mansillas de Las Mulas.

« Elle » est debout à ma droite à l'extrémité du comptoir, tout près de la fenêtre. Entrée sans faire de bruit, sans vouloir se faire remarquer, sans exister, insaisissable silhouette maigrichonne à contre-jour devant la baie vitrée, elle a commandé, elle aussi, un café. Pâle, fatiguée, des yeux noirs et brillants. Des yeux ronds de souris dans un visage triangulaire de souris. Ce n'est pas une pèlerine, mais elle n'est pas là par hasard. Rien ne se passe. Silence. Balayage sans conviction. Les savates crissent sur le sol.

Son tousotement léger détourne mon regard perdu dans les bouteilles brillantes alignées derrière le bar. Elle sollicite ainsi mon intérêt :

— Vous êtes Français ? ose-t-elle.

— Oui (maussade).

— Je travaille en France et je suis en vacances.

La précipitation saccadée du ton dénonce sa crainte de ne pas capter mon intérêt. « J'ai repéré vos billets dans votre portemonnaie et j'ai vu que vous étiez Français », s'excusant par avance de son impertinence.

Elle parle avec un léger accent roulant et grave. Elle revient de France pour des vacances dans sa famille.

Tout de suite, sans préambule, elle se met à me raconter sa vie à Paris, son travail dans une entreprise de nettoyage, ses nuits dans les usines désertes mal éclairées, inquiétantes. Sans se plaindre, sans plaisir. Un travail utilitaire, pour vivre. Une cruelle nécessité. Paris n'a pas été le paradis qu'elle avait espéré découvrir. Elle dit sa déception, sans artifice. Un départ peut-être glorieux, un retour loin d'être triomphal.

Ses yeux tristes m'interrogent et me culpabilisent en même temps. Ne suis-je pas un des responsables de son rêve et de sa détresse ? Ces pèlerins défilant sans fin devant sa porte, ne l'ont-ils pas finalement entraînée dans leur sillage vers le miroir aux alouettes, vers les lumières de la ville, vers la France ?

Pour elle, pas de retour gratifiant au village. De l'amertume. Les congés passeront vite, elle repartira. À cheval entre deux mondes hostiles, elle louvoie dans une vie lourdement absurde. J'ai un peu honte de mon héroïsme facile de voyageur au long cours. Nous échangeons encore quelques bouts de tristesse. Elle va rentrer maintenant à Léon dans sa famille et de là revenir à Paris. Je vais reprendre ma marche. Le serveur achève sa tâche et

se pose derrière son comptoir. Sa longue journée de labeur commence.

Sur cette terre ingrate, à chacun son *camino*. Banalité du moment, le mien n'est pas le plus pénible finalement.

Dépassés l'étang à la sortie du village et le château d'eau tagué, sur la piste poussiéreuse, son visage éploré m'obsède un long moment. Qu'il est difficile de lancer une bouée de sauvetage !

Elle pensait certainement s'évader elle aussi.

*Alain Charpentier*

# **L**a fille de l'air

Elle ne pensait qu'à une seule chose, s'évader.

Déjà quand les guetteurs avaient vu s'approcher l'avant-garde d'une armée de plusieurs centaines d'hommes, elle avait voulu fuir. Lorenzo l'en avait dissuadée. En pleine nuit, alors qu'une averse s'abattait drue sur sa cahute branlante, il avait gratté à sa porte. Hirsute, enroulé dans un manteau ruisselant, il l'avait rassurée :

— L'armée des Français bien a planté ses tentes au col du Tremblement mais elle manque d'expérience pour combattre en montagne ! Tu n'as rien à craindre pour le moment !

Il n'avait pas tort. La montagne était une alliée sûre. Ses vagues de blocs calcaires ne pourraient jamais être encerclées. Il faudrait des effectifs colossaux ! Mais les renforts étaient arrivés. Les femmes, recluses dans les grottes, se chuchotaient des chiffres extravagants. Deux-mille, cinq-mille, dix-mille hommes !

Elle avait eu tort de rester. Un commando de mercenaires achetés à prix d'or et recrutés dans le pays avait réussi à escalader le Roc de la Tour. Il s'était emparé du poste de guet, avait égorgé les sentinelles et ouvert la voie aux soldats du Roi.

Jamais elle n'aurait imaginé que le fortin, égaré dans un océan de nuage et de silence, serait un jour assiégé. À son arrivée, durant cet hiver glacial où les bourrasques de neige lacéraient les corps et faisaient éclater les pierres, l'endroit n'abritait que quelques

veuves pieuses qui y avaient trouvé refuge quand les couvents avaient été pris dans la tourmente de la guerre. Une cache inaccessible, sans intérêt stratégique. Ni les croisés, ni les troupes du Roi ne jugeraient opportun de s'y attaquer. Le siège présenterait des difficultés insurmontables pour un bénéfice dérisoire. Même l'inquisiteur Guillaume Arnaud, malgré son térébrant désir de purger la Chrétienté de la *pestilentielle hérésie*, reculerait face à ce désert de pierres où ne pouvaient survivre que des gens prêts d'avance à tous les périls et à tous les sacrifices.

Mais tout avait changé. L'inexpugnable repaire était devenu peu à peu le quartier général de proscrits intrépides. Le fortin délabré avait été consolidé et il se murmurait que la *parfaite* Esclarmonde de Foix convertissait les errants qui s'y refugiaient. L'asile de déshérités devint la capitale spirituelle d'une église dissidente. Aujourd'hui, il abritait une communauté de laïcs, de *parfaits* et de soldats. Dans les grottes s'empilaient lances, flèches, arbalètes destinées à une défense libératrice. Sur ce morceau de roche en déséquilibre entre ciel et terre, il se tissa même une étroite collusion entre la résistance politique à la conquête royale et la résistance religieuse à l'Église romaine. C'en était trop pour les Français ! Ce sanctuaire du diable devait être rasé.

Le siège dura onze mois. À mille-deux-cents mètres, au milieu de blessés et de mourants, se maintenir en vie avait exigé une énergie désespérée. Pilonnés sans répit par des boulets qui crevaient les toitures et fracassaient les maisons à pans de bois, tous redoutaient, à chaque seconde, le nouvel assaut qui entraînerait un massacre général. Les combattants affamés et

extenués tombaient. D'autres les remplaçaient, plus affamés encore et plus extenués.

Les laïcs, terrifiés et impuissants, enveloppés dans des souquenilles puantes, tournaient leurs yeux exorbités vers le ciel pour conjurer les tirs mortels. Leur unique réconfort, au moment d'être massacrés, était la pensée que cette terre à laquelle la mort allait les arracher, c'était bien l'Enfer.

De cet enfer, cette fois, elle s'évaderait ! Le saut dans le ravin était inévitable si elle voulait garder la vie sauve et mettre à l'abri le trésor dont elle était dépositaire : un manuscrit de quelques milliers de vers, unique témoignage en langue d'oc d'une extermination inexorable. Elle en avait fait le serment à son auteur. Elle tiendrait parole. En pleine nuit, Ava retrouva Lorenzo dans une grotte où il avait caché une longue corde. Elle s'évaderait par le versant ouest, entaillé d'un précipice vertigineux, que les assaillants ne contrôlaient pas. Dans l'air glacé et déjà parfumé de mars, ils s'étreignirent en silence.

Elle est au bord du gouffre. Sans hésiter elle se laisse couler dans l'abîme. L'encre de la nuit l'engloutit. Un vent siffleur la balance au bout de sa corde de fortune qui ripe contre la falaise parcourue du frisson soyeux des chauves-souris. Elles flottent d'amble, les sombres pipistrelles et la fille rousse caparaçonnée dans sa casaque fermée jusqu'au cou.

Le froid la saisit. Ses dents claquent. Elle contrôle à peine ses muscles tétanisés : un bloc de glace pendu à une corde effilochée.

Soudain Ava voit frémir au-dessous d'elle des braises érubescents. Des fumées compactes montent à l'assaut du ciel pyrénéen. Le bûcher ! Il a flambé dès l'aube, alimenté par deux-cents torches vivantes. Repu de chair humaine, il achève de se consumer. Un linceul charbonneux d'âcres fumées enveloppe les corps des deux-cent-vingt-quatre *hérétiques* jetés dans le brasier. Ils ne forment plus qu'un amas de chairs sanglantes et noircies, collées les unes aux autres dans un embrasement monstrueux.

La douleur animale qui l'écorche, la terreur de s'empaler sur une roche ou de s'écraser au fond du ravin disparaissent. La rage la galvanise. Elle se cramponne à la corde avec une énergie de furie.

Ava ferme les yeux. Elle revoit le troupeau des *mal croyants* presque nus, d'une maigreur d'ortie sèche, grelottant dans le vent coupant. On les pousse, enchaînés, dans la pente qui conduit au bûcher. Pas de gesticulations. Pas de plaintes. Pas de cris. Elle sait qu'ils ne céderont pas. Le moment est venu pour eux de s'absenter du monde transitoire dont Satan est le prince. Le groupe reste compact, solidaire, muet. Personne ne veut ni abjurer ni se convertir.

D'un ton conciliant l'évêque renouvelle son offre fallacieuse : la vie sauve contre l'abjuration et la conversion. Sinon le bûcher. Silence. Il commence à perdre patience. « Mais que veulent-ils de plus ces *parfaits* hérétiques ? Être délivrés de la servitude de leurs corps pétris dans une boue corruptible ? Eh bien, qu'ils crament tous, ces fous de pureté ! » Ce bûcher infâme, elle le verra toute

sa vie. Pas même un bûcher d’Inquisition. Il n’y a eu ni tribunal, ni procès, ni sentence. De la barbarie pure.

Sa tête explose. Ses yeux brûlent. Son nez coule. La corde cisaille ses mains. Un liquide chaud suinte de ses gants. Sa poitrine cogne la paroi râpeuse, puis son dos. Elle est à bout de force. Ne pas lâcher... ne pas lâcher ce cordon salvateur... Elle est grosse d’un livre, dépositaire d’un trésor. Elle doit vivre.

La corde effilochée cède à quelques mètres du sol pierreux. Ça cogne. Ça craque. Ça griffe mais ça embaume. Humus acide et végétation naissante. Ava lève les yeux.

La Citadelle du vertige a disparu dans les brumes.

De Montségur, il ne reste rien. Rien qu’une ruine fumante aspirée par le ciel.

Le manuscrit de la *Chanson de la croisade* engagé contre sa poitrine comme un second cœur, elle se met à courir vers la lueur lilas qui tremble à la cime des chênes.

Au bout de la piste forestière, l’horizon s’entrouvre sur une aube neuve.

*Martine Constantin*

# **L**a lucarne

Il ne pensait qu'à une seule chose, s'évader. Et pourtant, Nino, il l'aimait sa Madeleine.

Elle avait été sa seule et unique compagne. Ils logeaient tous les deux à l'étage d'une petite maison de village. Par la lucarne du toit s'étendait à l'infini la morne campagne berrichonne, leur seul horizon.

Leur seul horizon ? Pas tout à fait. Élément central de l'appartement et de leurs journées, la télévision trônait sur un imposant buffet poussiéreux en bois massif, sur un napperon crocheté par Madeleine elle-même, du temps où ses yeux le lui permettaient. Cette concession à la modernité éclairait la pièce et leur vie.

Dans la petite lucarne magique, une ribambelle d'images se succédaient inlassablement. Le film du dimanche soir était une institution. Madeleine et Nino en avaient vus tant ! Leur préféré : "L'évadé d'Alcatraz". Elle avait toujours eu le béguin pour Clint Eastwood. Les après-midi étaient consacrés aux voyages. Madeleine et Nino avaient virtuellement sillonné le monde, des Seychelles à Compostelle. Ils avaient vu Vierzon et Vesoul, couru avec les antilopes dans la savane, suivi la grande migration annuelle des cigognes.

Malheureusement, leurs meilleurs moments télévisuels partagés se raréfiaient, la musique des idoles d'antan n'était plus à l'honneur. La voix d'Edith Piaf ne retentissait plus guère dans

le poste. Cette voix unique faisait immanquablement siffler Nino, déclenchant les éclats de rire de Madeleine.

Leur entente était parfaite malgré leur duo insolite. Nino avait toujours été plutôt frêle et guilleret ; Madeleine, elle, était solide et avait cette rudesse des femmes qui n'ont jamais quitté leur campagne.

Mais ces derniers temps, l'écran de la télévision restait de plus en plus souvent noir, donnant à Nino des envies d'ailleurs. Madeleine changeait. Son dos se courbait, sa voix devenait plus chevrotante, sa parole hésitante, son débit toujours plus lent. Son doux regard s'emplissait de tristesse et de nostalgie quand elle le regardait. Ses forces la quittaient. Madeleine et Nino ne chantaient plus ensemble.

Un matin, Madeleine alla clopin-clopant jusqu'à la lucarne, seule fenêtre de l'unique pièce du logement. Elle actionna la poignée, une brise fraîche lui caressa le visage. Dans un ultime effort avant de tomber inerte, avec toute l'énergie de son dernier souffle, Madeleine tendit la main et tira sur la petite grille. La cage de Nino s'ouvrit. Il s'envola.

*Agnès Couëron*

# Fuguer

Il ne pensait qu'à une chose : s'évader, fuguer... Non pas s'enfuir, échapper au monde ou à ses responsabilités, non pas fuguer pour attrister ceux autour de lui qui s'inquièteraient sans doute de son absence, mais s'évader d'un quotidien si fade, grisailant, usant, attristant. Lever l'ancre à défaut de lever l'encre...

Il se répétait sans cesse qu'il lui aurait fallu, à portée d'envie, un port menant vers l'horizon, une bretelle d'autoroute sans panneau indicateur, un aérodrome du bout du monde, si possible sans tour de contrôle, un début de piste qui mènerait au fond des bois. Quelque chose d'enfin concret, l'extrayant de la fadeur du quotidien : une corne de brume, le sifflet d'un train, le silence des forêts, tout ce qui, comme un coup de garuche, donnerait le signal du départ et de l'aventure, l'impression d'enfin renaître à la vie...

... J'avais, dans la grisaille de mes rêves, des gares et des lieux oubliés, des endroits par lesquels étaient passés ceux qui, avant moi, avaient franchi le pas et fait le saut, eux ! Derrière eux, le passage s'était refermé comme un rideau de verdure derrière l'explorateur. Tout cela était loin et incertain, des gares vides aux quais abandonnés livrés à la végétation, de celles qui poussent à la fugue sans retour, où plus aucun train ne passe depuis bien

longtemps et où plus personne ne vient attendre quiconque. Des gares qui mènent ailleurs, car ailleurs c'est plus loin, ailleurs c'est au-delà de mes rêves et sans doute au-delà des mers.

Dans mes nuées rêveuses, ce sont des chemins de fer, des rafiots aux cheminées crachant d'épaisses fumées noires, des cris sur un port ou sur un quai de gare, les bruits, la bousculade et les odeurs de la foule. Des femmes et des enfants voyageant avec des bagages plus lourds qu'eux — toutes sortes de colis hétéroclites —, voyageant et vivant comme s'ils étaient à la maison pendant que les hommes leur adressaient des adieux.

Mon train, c'est aussi le thé au bout du wagon, bouillant dans son samovar sous l'œil sévère d'une contrôleuse, et, sur la tablette escamotable du compartiment, des bocaux de tout : de choux, de cornichons, de morceaux de viande et du pain. Celui sans levain acheté à la volée lors du passage en gare et qui complétait ces menus du voyage que l'on partageait avec les compagnons du compartiment. Les odeurs de choux et d'oignon, les bruits incessants qui remontaient jusqu'aux couloirs sans cesse encombrés où certains, à travers les vitres, laissaient leur regard s'enfuir au travers des forêts de bouleaux interminables, rêvaient peut-être aussi, tout autant que moi, à être ailleurs... Ces tortillards aux banquettes de bois ou de skaï, qui tanguaient sur les rails, traversaient des régions la nuit et le jour, croisant des paysages qui ne changeaient que rarement : forêts, plaines, parfois quelques lacs, au loin des montagnes, et presque toujours la grisaille. On passait d'un wagon à l'autre par un soufflet puant et rempli d'une bouffée d'air glacial, enjambant ici ou là des soldats, des joueurs de cartes, respirant les odeurs de transpiration, de nuits sans

confort, de tabac froid et de je-ne-sais-quoi-encore, mêlées la plupart du temps à celles du crésyl des toilettes et des gares et à celles, huileuses, du liquide de freinage.

On stoppait à des gares inconnues, presque improbables, où plus personne ne descendait. Quelques passagers embarquaient lourdement chargés. Sans doute fuguaient-ils eux aussi, et pour toujours, vers une grande ville prochaine, vers un ailleurs. Et le rythme reprenait, envoutant, somnolant lui-aussi...

... Au rythme de son tangage, le rafiot s'est approché du quai. L'équipage qui s'affaire en beuglant dans une langue que je ne comprends pas me laisse croire que l'on arrive. Je ne sais où d'ailleurs ; est-ce le terminus de mon voyage ? ai-je d'ailleurs un terminus à mon voyage ? Sur ce vieux rafiot gris, le bercement avait donné le rythme ; si seulement il pouvait ne jamais cesser et moi ne jamais arriver.

Sur le Bosphore de mes songes, le temps est comme suspendu. Sans doute est-ce le seul endroit au monde, comme entre les bras d'une sirène, où le temps s'arrête. Le repos trompeur de l'eau entre deux mers, le rythme du bateau, le bleu du détroit mêlé à celui du ciel, des pages de Loti, tout n'est que repos dans ce centre géographique, ce carrefour des mondes et celui des mers. C'est devenu celui de mon évasion et le centre de ma fugue.

Ce soir il pleut sur la ville, c'est une gare ou un port, je ne sais plus trop. Je me laisse bercer par la nuit et par ce rêve qui me convient parfaitement. Il me semble que les gouttes d'eau claquent sur les vitres, je n'en suis pas sûr. Comme c'est triste une ville sous la pluie... mais tout cela me va bien ce soir : quand

certaines conditions sont réunies, j'arrive à y contempler le reflet de mon âme comme au travers de ces gouttes d'eau qui glissent sur la vitre.

Il me semble soudain que la rame vient de stopper dans un crissement de freinage et je sens autour de moi, dans mon demi-sommeil, la bousculade des gens. Où suis-je ? Ce n'est pas sur un tas de cordages sur le pont d'un rafiote que je m'éveille en sursaut, non. Tristement je m'étais endormi sur les pages de mon livre et me voilà émergeant dans une brusquerie soudaine : *Châtelet-Les Halles...* J'avais prévu de descendre à *Auber*, j'ai raté mon arrêt...

Il me faudra fuguer à nouveau demain, et puis après-demain aussi, pourquoi pas ? Mais peut-on encore fuguer ? Pas sûr du tout. Même en rêve, la fugue est si mal vue.

***Bernard Fons***

## **J**osiane et Josiane

Elle ne pensait qu'à une seule chose, s'évader. Aller voir juste un peu plus loin, derrière la haie, au-delà de la colline, suivre la rivière... Son amie de toujours rechignait à l'accompagner mais parvenait encore à la ramener au bercail au prix de maints efforts de persuasion.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, elles portaient le même prénom et dans le village on entendait sur leur passage :

— Tiens, bonjour les Josiane ! Où allez-vous ce matin ?

— Alors les poulettes, ça boume ? Comme vous êtes belles !

Elles n'aimaient pas trop ces familiarités et passaient leur chemin sans répondre mais en gloussant comme savent le faire celles qui prennent cela pour des compliments. C'est qu'elles sont bien roulées les Josiane : port de tête altier, corps rondelet sans être trop enrobé, posé sur des jambes fines.

Leur différence apparaît dans leur goût vestimentaire : même coupe classique mais couleur propre à chacune : l'une oriente ses choix vers les nombreuses nuances de gris et l'autre préfère le rouge et les variations qui en découlent. C'est comme cela que l'on sait qui est Josiane et qui est Josiane.

Toutes deux végétariennes, elles ne dédaignent pas, de temps en temps, de s'offrir un bon steak ; mais verdure, fruits, légumes variés et graines pour le croquant restent leur menu préféré.

Couchées tôt et levées tôt, elles ont ainsi tout le loisir de pratiquer leur activité favorite, la marche, tout en papotant joyeusement.

Cependant Josiane voulait toujours aller plus loin et Josiane s'effarouchait de tant d'imprudences. Savoir que dans le pré les colchiques sont sortis, que sous le grand chêne une coulemelle a déployé son ombrelle, que dans le chemin de la fontaine on peut picorer des framboises ne suffisait plus à Josiane. Elle désirait un ailleurs, elle rêvait de partir.

Un matin, Josiane n'a pas trouvé son amie au rendez-vous. Pour maîtriser l'angoisse qui grandit, elle vaque sans entrain à ses occupations habituelles.

Le lendemain, toujours pas de Josiane...

Un pèlerin, en chemin pour Compostelle, a trouvé, bien au-delà de la colline, quelques plumes de la même couleur que le renard qu'il venait de croiser. Il a choisi les plus belles et en a orné son bourdon qu'il avait prénommé Joseph.

*Christiane Lège*

## Au sauna

Elle ne pensait qu'à une seule chose, s'évader. S'évader d'un quotidien cloisonnant, où les tunnels font suffoquer et les stéréotypes enferment. S'évader d'un quotidien exubérant, où les algorithmes envahissent et les stimuli étourdissent. Eva ne pensait qu'à se déconnecter. Se vider la tête du liquide noir qui l'encombrait.

Eva, ruminant, se presse sur le ponton qui mène aux bains de Ribersborg. Elle y va tous les dimanches depuis qu'elle a emménagé à Malmö au début de l'hiver. C'est une de ces journées scandinaves typiques, froide et ensoleillée, parfaite pour aller au sauna et s'extraire du monde un instant. Une bise polaire chasse tous les nuages et lui pique les joues. Plus elle avance sur ce long ponton, plus elle s'éloigne du tumulte de la ville. Enfin, elle pousse la porte du vestiaire.

Au placard, les reliquats de la vie urbaine. Eva se dirige nue, une serviette à la main, vers le sauna silencieux. Elle se hisse au dernier étage, se faufilant entre les corps roses plus ou moins imposants des autres femmes. Le temps peut enfin s'arrêter. Elle prend une profonde inspiration. En face d'elle, une large fenêtre offre une vue sur l'horizon de la mer, si dégagé qu'elle peut distinguer l'ombre d'un imposant bateau cargo. Alors que cette vue la ramène un instant aux pensées du quotidien qu'elle veut

oublier, elle reporte son regard sur ce qui se passe devant la fenêtre. Une femme, noire parmi toutes les blanches, s'est levée de la banquette inférieure et s'apprête à remettre de l'eau sur les pierres sèches. Elle est vêtue d'un léger voile jaune noué autour de son cou et qui, trempé d'eau et de sueur, laisse transparaître ses formes généreuses. D'abord étonnée par son apparence sublime, Eva est progressivement happée par ses gestes lents et sûrs. Eva la regarde verser le contenu de la louche, écoute attentivement le bruit de l'eau qui tombe en cascade et s'évapore aussitôt. Eva sent des vapeurs chaudes de thym monter jusqu'à elle. Tous ses sens sont en éveil. Elle ferme les yeux un instant pour méditer. Alors qu'elle retrouve enfin son calme intérieur, le murmure d'une seconde louche d'eau déferlant sur les pierres chaudes l'invite à rouvrir les yeux. Cette fois, tout lui paraît si présent et palpable qu'elle sent en elle comme un abandon infini. "J'aimerais dessiner ce que je vois" murmure-t-elle. La femme noire saisit alors un grand éventail et, toute puissante, l'agite en tout sens au-dessus d'elle, envoyant des bourrasques d'air chaud sur les corps roses et frêles. Elle danse. Elle semble avoir un air en tête qui rythme les mouvements de son corps et fait frémir Eva. Sorties du silence, les autres femmes qui l'entourent respirent bruyamment sous l'effet de ce souffle doux et chargé comme les alizés. Les corps nus se redressent, les gorges humides se déploient, les soupirs se mêlent dans le huis-clos du sauna. Eva sourit, amusée un instant par l'érotisme de cette scène, puis se reconcentre sur les battements de son cœur pour le faire ralentir. Tandis qu'Eva semble enfin s'être habituée à la forte chaleur, l'imposante femme noire, elle, est en train de fondre. Elle

s'agenouille avec difficulté en quête de fraîcheur. Peu à peu son pouvoir envoûtant s'estompe. Eva reprend ses esprits. Elle aimerait saluer cette femme, la remercier pour la contemplation offerte, mais elle craint de trahir sa curiosité. Trop tard. La femme noire, sans adieu ni révérence, est déjà sortie. Le cortège des corps roses quitte le sauna à sa suite, faisant bruyamment craquer le plancher du sauna. L'éventail, lui, est toujours là, posé devant Eva, seule preuve qu'elle n'a pas rêvé. Esseulée, elle sort à son tour.

A l'extérieur, le ponton venté mène à une échelle qui descend dans la mer grise. Elle se dit à elle-même : "Il ne faut surtout pas réfléchir, et y aller". Le corps encore fumant, Eva entre dans l'eau glacée de mars. Un frisson la traverse, ses muscles se crispent. Sans lâcher l'échelle, son regard se pose à nouveau sur l'horizon. "Cette mer me paraît si immense, et mon quotidien si restreint. Qu'est-ce qui me retient de nager plus loin ?" se demande-t-elle. Sans réponse, Eva s'élançe alors vers l'infini devant elle. En l'espace de quelques brasses, elle sent déjà le sang progressivement quitter ses pieds, puis ses mains. Alors qu'elle fait demi-tour, elle songe qu'elle pourrait vraiment ne faire qu'une avec la mer, si ce n'était pas si froid ! Eva se hisse hors de l'eau et remonte les marches, le corps tout ankylosé. Une onde de chaleur la traverse de toute part. Une odeur de feu de bois excite ses narines. Détendue par le relâchement de tous ses membres, elle reprend le ponton en sens inverse, d'un pas léger et fier cette fois. Elle aperçoit alors quatre têtes blondes et rieuses qui dépassent d'un petit bain nordique. En se rapprochant, elle peut

lire sur leurs visages clairs une quiétude communicative, un plaisir sans vergogne. Il n'y a pas d'invitation ni de jugement dans leurs regards, c'est à peine si ces figures ingénues lui prêtent attention quand Eva rentre dans le bain. Et pourtant elles lui font de la place, l'accueillent comme leur égale. Son corps, dans la chaleur du bain, s'alanguit. Assise là parmi elles, l'eau jusqu'au cou, Eva nage en pleine sororité ! Leur proximité l'apaise. bercée par les sons d'une langue qu'elle ne comprend pas, Eva relâche la tête en arrière et laisse s'échapper pour de bon le liquide noir qui encombrait son esprit.

Eva ne pense plus à s'évader. Elle qui, tout à l'heure, voulait se déconnecter, se sent plus que jamais en harmonie avec ce qui l'entoure ! Elle a sauté la cloison qui la coupait du monde et se rend désormais compte de son immense liberté. Jouissant de cette merveilleuse prise de conscience, Eva saute hors du bain, va chercher l'éventail dans le sauna et se met à danser nue sur le ponton baigné de lumière, l'agitant gracieusement au-dessus de sa tête.

*Annabelle Moine*

## **L**a fille du balcon

Elle ne pensait qu'à une chose : s'évader. Au sommet de la ville torturée, assise sur le rebord d'une fenêtre se tient une fille. Son apparence n'a pas d'importance : c'est une enfant de la cité. Une copie conforme qui se forme et s'enferme dans son cocon sans forme. Ce cocon prison, c'est sa chambre encombrée, asphyxiée, affamée. La fille tente d'échapper à la captivité en regardant le soleil qui se meurt.

En vérité, elle n'est pas assise sur le rebord de sa fenêtre, mais sur le toit de l'immeuble, petit écart à la norme qui la fait se sentir libre. Un cendrier est là pour lui tenir compagnie ; sans la main fragile qui le retient, il glisserait le long du toit et s'écraserait contre le sol goudronné, à cause du lourd fardeau qu'il doit porter : les mégots s'entassent. Cela fait bientôt une heure que la fille du balcon contemple le crépuscule en fumant ses cigarettes, mélancolique.

Elle s'abîme les yeux dans les méandres mordorés des nuages, leurs courbes sublimées par le char d'Hélios. Celui-ci se précipite vers la ligne d'horizon pour échapper aux griffes de sa tante affamée, Nyx, qui commence déjà à étendre son humeur sombre sur la planète. La ville réplique à cette attaque en convoquant le formidable réseau électrique qui parcourt sa peau. Petit à petit, les lumières s'allument, révoquant les forces de la nature. La nuit n'est plus vraiment la nuit, elle s'est métamorphosée, passant

d'un boa qui enserre le monde de ses ténèbres à une salamandre au corps strié d'or.

La fille du balcon est inconsciente du combat qui se joue dans le ciel. Elle trouve le moment beau, quoiqu'un peu triste, alors elle s'y absorbe, espérant ainsi échapper au creux qui lui ronge l'estomac. Ses bouffées se font moins espacées, plus avides. Le regard dans le vide, elle pense à ces amours éteints, ces amères étreintes ; à ces ébats déphasés, ces débats enflammés.

Tous ces hauts et ces bas ne l'ont menée nulle part. Son prince charmant n'est pas venu l'arracher aux griffes de sa chambre de dix mètres carrés. Au contraire, il a contribué à la rendre plus étroite, plus étouffante : désormais, la fille du balcon porte avec elle le poids de sa déception, et ne se risque plus à bouger, sans quoi elle glisserait le long de la pente sans s'arrêter. Entre deux bouffées chargées de regrets, elle se demande qui pourra l'aimer.

La gorge sèche, le ventre vide et le cœur plus lourd encore, elle rentre péniblement dans son appartement. Il y fait chaud, trop chaud et les murs sont proches, trop proches. Elle n'a nulle part où s'échapper, nulle part où se cacher. Elle s'effondre dans son lit, enfouit la tête dans son oreiller, mais la peine ne connaît nulle barrière. Elle l'assaille comme un amant insistant et la cloue sur son matelas. La fille du balcon n'a que le choix de l'écouter susurrer à son oreille ses promesses de dépression.

Une sorte de rage la saisit, celle de s'échapper du cadre fané dans lequel elle évolue, de quitter la nature morte qu'est devenue sa vie et d'entrer dans une autre galerie, pleine de fantasmagories, de couleurs, d'odeurs, de sons et de mots éclatants. Un monde

nouveau où l'on peut crier sa joie, embrasser la tendresse, aimer d'amour vrai.

Mais en réfléchissant, la fille du balcon se dit que l'amour est la finalité perverse de l'existence. Le but de toute vie est de se reproduire, l'humanité a juste instillé une intention noble dans cette danse primaire de l'accouplement. Car tomber amoureux, ce n'est que romaniser le désir sexuel, l'envie de posséder quelqu'un d'autre, de le faire sien le temps d'une nuit, le temps d'une vie. Une fois cette possession accomplie, que reste-t-il sinon l'ennui ? Rien. Alors les hommes et les femmes trompent, pour retrouver ce sentiment artificiel qu'on a figé, plastifié.

Dans ce monde, les cœurs brisés n'ont plus d'espoir, les forces leur manquent. Ils titubent de relation ratée en relation ratée, puis s'enferment dans leur solitude comme des animaux blessés. Ils s'enfoncent de plein gré dans la nuit, comme le fait la fille du balcon en glissant vers la fenêtre. Elle a pris avec elle son paquet de cigarettes roulées. Plus que deux. Elle pousse un soupir d'âme fendue, puis s'en allume une première. La tête lui tourne : se lever de son lit lui a tant pesé !

Sa rage de vivre s'en est allée, il ne reste que la grise résignation. Sa tête est pleine de nuages d'orage qui l'entourent et la baignent dans une chaleur moite. Derrière elle, la voix de Charles Aznavour crie les paroles de « mourir d'aimer », et la fille du balcon fredonne l'air, les yeux fermés, l'estomac vide, tout en fumant sa dernière cigarette. Elle glisse dans l'inertie nocturne.

Quand elle rouvre avec difficulté ses paupières, les lumières de la ville se bousculent autour d'elle en un furieux kaléidoscope, puis se transforment en papillons de nuit. Ceux-ci battent des ailes

et répandent dans l'air une poussière d'or, qui plane un temps autour d'elle, avant de couvrir son être d'une fine pellicule de bonheur.

La fille du balcon respire à plein nez et, dans un dernier éclair de conscience, pense : « enfin libre », avant de s'écraser contre le sol goudronné. La chute du sixième étage disloque ses os, broie ses organes et éteint sa peine, comme on éteint une cigarette dans un cendrier.

*Thomas Routoure*

## Cronique d'un alexandrin

Il ne pensait qu'à une seule chose, s'évader.

C'était une obsession qui ne le quittait plus.  
Les règles qu'on lui imposait le muselaient,  
Ce décor fixe et froid l'exaspérait.  
Ressasser le passé n'avait plus d'avenir,  
Il voulait moins d'éclat, un cadre moins formel.  
Sa maitresse l'aimait, pourtant, il le savait.  
Depuis bien des années, elle était sa compagne  
Et ils avaient vécu mille complicités.  
Cet idéal commun de beau et d'exigence,  
Ils l'avaient formaté et souvent partagé.  
Ils en avaient passé des heures à méditer,  
Réfléchir, peaufiner, dialoguer, se détendre,  
Sur un plan de travail ou un tendre oreiller.  
Ils avaient fusionné les joies et les souffrances,  
Ils avaient tout connu, tout expérimenté,  
L'amour et la passion, le plaisir, le succès,  
L'échec et l'abandon, le stress et l'insouciance.  
Il avait l'impression de s'être surpassé,  
D'avoir guidé la main qui savait l'habiller  
Pour le mettre en valeur et le faire admirer,  
Lui ouvrir les salons où il pouvait briller.  
Mais il avait tout vu, tout lu, tout entendu.

Il avait tout donné, n'avait rien à prouver.  
Il était engagé dans une sombre impasse  
Aux rires sans rayons, aux larmes sans issues.  
Il devait s'évader de ce cadre rigide  
Où tout était compté, soupesé, mesuré ;  
Le sucré, le salé, tout juste tolérés.  
Il fallait filer doux, éviter tout impair  
Sous peine d'exclusion, d'excommunication  
De ces concours de plume et de faire-valoir.  
Aucun relâchement, toujours garder le rythme ;  
Les pauses, à chaque instant, dûment règlementées...  
Et le travail de nuit jamais rémunéré.

Alors il prit la décision  
Subite  
Inconfortable  
De s'émanciper  
Sans saisir la justice et sans se rebeller  
Sans retirer la bague au doigt de sa fiancée  
Comme d'autres avant lui  
Hardiment  
L'avaient fait  
Il n'était pas facile  
D'obéir à l'infidélité  
De renoncer au confort  
Gracile et suave  
De la fluidité  
Mais ici les couleurs pouvaient s'épanouir

Sans robes apprêtées  
La pervenche discrète savait s'accommoder  
D'un jasmin odorant  
Et novembre pouvait refleurir au printemps  
L'amour n'aliénait pas toujours  
Le trouvère s'alliait au troubadour  
Il voulait sentir bon et se sentir  
Léger  
Respirer le bonheur comme un muguet de mai  
Si la Terre était bleue  
Mars  
Pouvait reverdir  
Et se couvrir d'orange  
On pouvait sans péril sans impair enjamber  
La rivière  
Inspirer la lumière  
Pleurer sur l'incendie pour aviver les roses  
Tout faire disjoncter  
Dans un cri pailleté

Libre  
En vers et contre tous  
Je suis libre  
Libéré  
Délivré  
Vous ne m'appriivoiserez jamais  
Se mit il à clamer

J'étais Alexandrin  
Me voilà  
Liberté

*Hervé Vignes*



## QUELQUES MOTS...

### ...SUR L'ASSOCIATION

#### *Compostelle 2000, une association dynamique au service des pèlerins*

Créée à Paris en 1998, elle apporte aide et conseils, à l'aller comme au retour, aux pèlerins en partance pour le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Au siège de l'association 11 rue Hermel, Paris 75018, une équipe de bénévoles ayant effectué le chemin est à l'accueil pour informer toutes celles et tous ceux qui veulent se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Depuis sa fondation, plus de cinq mille personnes ont été membres de l'association, qui compte près de quatre-cent-cinquante adhérents, pour la plupart originaires de l'Ile de France.

Compostelle 2000 propose des rencontres « avant chemin, préparation du sac à dos » et un accompagnement du marcheur au départ de Paris lors de sa première étape. Et ceux qui ont marché longtemps peuvent se retrouver lors d'un weekend de réflexion et de partage appelé « après chemin ».

C'est aussi chaque année, pendant quinze jours, la possibilité pour les personnes à mobilité réduite (PMR) de partir sur le chemin de Saint-Jacques, accompagnées en « joëlette » (sorte de fauteuil tout terrain). Depuis 1999, quatre pèlerinages PMR ont déjà eu lieu et le cinquième partira de Paris en juillet 2025.

Compostelle 2000 c'est aussi le balisage en Ile-de-France, des randonnées organisées fréquemment et de nombreux ateliers ouverts à tous les adhérents : atelier d'écriture « Les plumes du chemin », atelier GPS, chorale, balades-croquis « camino-sketchers »... Les participants à ces ateliers exposent plusieurs fois dans l'année leur travail au siège de l'association.

Par ailleurs, Compostelle 2000 propose des rencontres thématiques et des conférences co-organisées au Forum 104, rue de Vaugirard, ainsi que la rédaction et la publication de guides.

Compostelle 2000

11 rue Hermel, 75018 Paris

Tel : 01 43 20 71 66

E-mail : [compostelle2000@orange.fr](mailto:compostelle2000@orange.fr)

Site internet : [www.compostelle2000.org](http://www.compostelle2000.org)



# LES PLUMES DU CHEMIN

## Recueil de nouvelles 2025

Si vous ressentez parfois le besoin de vous « évader » de votre quotidien, ce recueil est fait pour vous qui le tenez en main. Il contient quinze nouvelles sur le thème de l'évasion, sélectionnées par le jury de Compostelle 2000 dans le cadre du concours d'écriture organisé en 2025.

Des nouvelles fortes vous attendent : le délire d'un soldat mortellement blessé sur un champ de bataille cherchant à fuir l'enfer qui l'entoure... Le désespoir d'une retraitée accablée de solitude, soudainement apaisée par le témoignage de tendresse de sa petite-fille... La cavale tragique d'un tigre échappé d'un zoo à la recherche d'un territoire de liberté... Et bien d'autres histoires poignantes ou légères tirées d'expériences personnelles ou sorties tout droit de l'imagination de leurs auteurs.

L'atelier d'écriture de Compostelle 2000 « Les plumes du chemin » est animé par Danielle Tournié. Les nombreuses activités de l'association sont présentées à la fin du recueil.

